

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

Revue Politique et Littéraire

LE RÉVEIL

POLITIQUE—THEATRE—LITTERATURE—BEAUX-ARTS

VOL VIII.

MONTREAL, 2 AVRIL 1898.

No. 169

SOMMAIRE

Simplex Réflexions, *Vieux-Rouge* — La Prohibition, *Impartial* — Il se fâche, *Tuque-Bleue* — Un Homme d'autrefois, *Jean de Bonnefon* — Coups de crayon, *Rigolo* — Un Homme et un fait, *Henri de Houx* — FEUILLETON : — De toute son âme, *René Bazin*.

Les conditions d'abonnement au RÉVEIL ne sont pas les conditions ordinaires des autres journaux. Nous livrons le journal à domicile [franco.] à raison de 25 cts par mois, payable au commencement de chaque mois. Tout ce que nous demandons au public est de voir le journal.

Les abonnements en dehors de Montréal sont payables tous les quatre mois et d'avance. Nous adresserons un numéro échantillon gratuitement à tous ceux qui en feront la demande.

Ceux de nos abonnés qui ont des travaux d'impression à faire voudront bien s'adresser au No 157 rue Sanguinet ou au No 1560 rue Notre-Dame.

SIMPLES REFLEXIONS

Après la crise, ou si on le veut : le caucus, il importe d'étudier la situation nouvelle qui est faite au parti. Assez de jours se sont écoulés depuis pour en parler avec une juste mesure. Qu'on le note bien : nous n'avons à revenir sur aucun de nos écrits. Ce que nous pensions hier nous en sommes aussi intimement convaincu aujourd'hui. Toutefois nous sentons qu'il n'est que naturel d'essayer de saisir, d'analyser la vraie philosophie qui s'échappe du bruyant événement.

Tout d'abord, à César ce qui s'appartient à César.

Deux hommes ont tout particulièrement donné, au caucus, la note juste. Dans un langage non moins énergique dans le fond que modéré dans la forme, ils ont en face des ministres récité des griefs, interprété le sentiment du parti, désigné et touché l'endroit malade.

Au risque de se rendre impopulaire en "cour," de s'attirer la défaveur de Jupi-

ter et, peut-être, de ne recevoir qu'un ap-pui platonique des autres collègues présents, ils ont extrait la Vérité du puits.

D'autres auraient voulu continuer la plainte discrète, la bouderie prudente et improductive, enveloppant sans cesse dans un pli de rose les représentations trop amères.

Les endormeurs sont de tous les temps, et, si nous en croyons l'histoire de tous les partis dans tous les pays, cette gente n'a jamais prévenu ni réparé une catastrophe.

Mais il s'est trouvé deux hommes bien décidés à mettre fin à ce système de laisser-faire, qui n'était, en réalité, que de la couardise badigeonnée de discipline mal entendue.

Nous voulons parler de MM. Préfontaine et Beausoleil.

Déjà, une effluve de reconnaissance, partant des rangs du parti, monte jusqu'à eux ; déjà on parle d'assouplissement chez certains ministres ; déjà quelques injustices sont réparées.

Le RÉVEIL est donc certain d'être l'écho de la grande masse des libéraux en félicitant et remerciant les députés de Maison-neuve et de Berthier.

Et nous ne craignons pas d'ajouter que si le Chef est encore l'homme de cœur et de grande intelligence que l'on a connu, il saura avant longtemps reconnaître que le cri d'alarme lancé par ces deux représentants vaut plus pour le parti que les flatteries, les duperies et les àquat'pattis-sements.

Peut-être est-ce déjà fait.

Depuis le caucus, des organes ordinairement hostiles et réticents, dévoilent leur pensée. Seuls, et pour cause, le *Temps* et la *Patrie* font les carpes.

Ce franc-parler n'est pas un des moins bons résultats de la réunion.

Puissent les autres députés libéraux secouer également leur torpeur et ne pas craindre de mettre les points sur les I !

C'est pour le parti ; c'est aussi pour le pays.

Il ne faut ni casser les vitres, ni demander l'impossible : exiger justice, fustiger les traîtres, abattre les petits états qui s'érigent dans l'Etat, c'est-à-dire les coterics bâtardees qui s'établissent dans le parti, l'absorbent, l'épuisent, l'encanaillent, voilà le programme.

Si on l'eût suivi dès le commencement, on ne verrait pas aujourd'hui le spectacle à la fois comique et attristant que nous offrent nos clubs, nos caueus, nos journaux. Quand on pense qu'à peine trois mois après la victoire, notre parti était déjà en proie à des divisions intestines d'une nature et d'une gravité telles que l'on ne peut en trouver l'équivalent à aucune époque et dans aucun pays.

Si jamais parti devait être assuré d'un long règne, c'était bien le nôtre. Tout nous était donné, tout nous souriait. Situation vraiment inédite dans les annales de de la politique.

Hélas ! on a débuté par de grossières erreurs. L'ingratitude a présidé à la confection du cabinet.

Nous fûmes néanmoins, pour l'amour du pays, du parti et du Chef, disposés à fermer les yeux sur cette tache originelle.

« Sans doute, disions-nous, les aubains, à qui des portefeuilles sont donnés de préférence à nos vétérans, vont s'efforcer de faire oublier cette injustice ; ils seront plus dévoués, plus sympathiques, plus justes, plus courtois. Enfants adoptifs auxquels on a donné la meilleure place au fo

yer, ils vont doubler la dose d'affection et d'abnégation."

Quels naïfs nous étions de nous bercer de cet espoir !

Ce sont précisément ceux-là qui, depuis, ont comme à plaisir été la cause directe et indirecte de tout le mal. Dans la haute administration ou dans la régie interne, ils ont commis ou fait commettre bévues sur bévues.

Et ce que nous leur reprochons le plus, c'est d'entraîner d'une façon habile, sournoise, systématique, l'honorable M. Laurier à l'impopularité.

Cet homme n'est déjà plus le même. Ceux qui l'ont vu en ces temps derniers ont peine à croire qu'il soit le Laurier diplomate, attentif, flegmatique, méticuleusement courtois de jadis.

Est-ce bien le Laurier de 1895 qui dans le dernier caucus disait à peu près ceci ? :

"Vous, députés, dites-moi ce que vous voudrez ; ayez raison ou ne l'ayez pas, il reste certain que je ferai à ma tête."

Un peu plus, à un prochain caucus, il s'y rendrait éperonné, cravache en main et il n'aurait plus qu'à parodier le mot de Louis XIV : "L'Etat, c'est moi !"

Mais non, chassons ce pessimisme ; qu'on nous permette de croire que le Chef a su depuis quelques jours bien saisir la portée de ce qui vient de se passer.

Il ne nous insultera pas, espérons-le, en croyant rétablir la paix grâce à quelques nominations semées dans la province, autrement dit en nous jetant quelques os.

Non, ce qu'il faut, c'est, d'une part, une plus grande prudence dans la transaction des hautes affaires administratives et, de l'autre, une réforme radicale dans l'économie interne du parti.

Cette réforme doit commencer en haut, dans le cabinet, en passant par les départe-

tements pour aller aboutir dans les succursales du gouvernement sur tous les points de cette province.

Le cabinet n'est pas un dogme, une Arche d'Alliance . . .

L'honorable M. Laurier n'a pas craint d'y toucher quand, pour élaguer un invalide et réparer une injustice, il a donné congé à l'honorable M. Mowat et appelé M. Mills.

Que le Chef n'écoute pas seulement une cloche ; qu'il recherche encore la collaboration de ceux qui pendant dix, quinze, vingt ans ont été ses meilleurs amis, ses plus loyaux compagnons. Il leur doit beaucoup, puis, ce sont eux qui constituent le *bone and narrow* du parti. Qu'ils lui retirent leur appui, et le Chef, qu'il nous laisse le lui rappeler, sera toujours bien dans la piètre position du meilleur écuyer du monde auquel il ne manquait qu'une chose : la monture.

Que les hommes auxquels nous objectons dans le ministère, reçoivent ailleurs une récompense honnête, sagement mesurée, nous en sommes. Que le Chef ne veuille pas être tenu en tutelle, nous en sommes, mais il y a tout un océan entre une mise en tutelle et une rationnelle interprétation des droits et des devoirs d'un leader de parti.

En voilà assez pour un second jet. Il nous serait suprêmement agréable de n'avoir plus à revenir là-dessus, ce qui signifierait que tout est remis en l'état désiré. Quoi qu'il en soit, nous ferons, qu'il en coûte peu ou prou, ce que nous croyons être de notre devoir de bon et loyal partisan. Il nous est impossible de flagorner ou de mettre une sourdine à notre plume.

Ah ! ce n'est pas plaisir que le RÉVEIL dit des vérités parfois pénibles ; pas plus que ce qui s'est passé au caucus n'a

été appris par nous avec une joie égoïste.

Mais le REVEIL a cru et croit encore que c'est aimer le pays, le parti et le Chef que de crier : Gare ! quand il en est encore temps.

Pendant de longs mois on a pu penser ou essayer de convaincre les autres que notre journal était isolé, qu'il exagérait, qu'il mentait. Le caucus nous a bien vengé, mais notre satisfaction serait bien maigre si, de ce concile, ne devaient pas sortir, pour le parti libéral, les éléments d'une ère nouvelle.

Une Renaissance, quoi !

VIEUX-ROUGE.

LA PROHIBITION

Tous ceux qui ont des intérêts dans la manufacture et la vente des liqueurs alcooliques, de même que le public de bon jugement, ont toutes les raisons du monde de se réjouir de la tournure qu'a prise et conserve cette grave question de la Prohibition.

Ainsi que le rapporte M. Lapointe, secrétaire de notre association d'hôteliers, la question sera posée de la bonne manière aux électeurs ; ceux-ci verront du premier coup ce que signifierait réellement la mise en vigueur de la Prohibition.

Autre point important : sur cette question le clergé de cette province prendra l'attitude bien connue de feu l'évêque Rasine, de Sherbrooke, qui déclara sans réticence que la Prohibition était un danger à tous points de vue.

Comme chaque province, du moins on nous l'assure, votera pour elle-même, la situation est donc sauvée dans la nôtre.

Ce qui n'est pas non plus d'une légère portée est bien la campagne habile et rationnelle conduite par le distingué Principal Grant contre les apôtres de l'abstinence forcée.

Le valeureux champion a attaqué la lubie de la Prohibition en plein dans ses retranchements. Dans le plus grand journal du pays et à la

tribune publique, il a formulé un plaidoyer d'abord, puis un réquisitoire qui ont trouvé un long et puissant écho partout.

Les ennemis de la liberté commerciale et de la liberté individuelle ont reçu un coup droit et il ne reste plus qu'à leur donner, avec le suffrage, le coup suprême.

Le Principal Grant vient de lancer une autre lettre dans laquelle il répond à la fois à tous les défenseurs qui ont cru devoir tenter un dernier effort pour sauver le Prohibition.

Un ministre baptiste avait dit en résumé :

" Je ne me dissimule pas que le plébiscite comporte une lourde responsabilité pour le pays et M. Grant doit être félicité pour son franc-parler et son courage ; mais que ferait-il si le peuple par son vote déclarait ne pas penser comme lui ? "

" J'obéirais à la loi, répond le Principal, certain comme je le suis que le meilleur moyen de la faire rappeler sera d'en rendre l'exécution rigide et entière. Des milliers de gens n'obéiraient pas à une loi qui empiète déraisonnablement sur le droit, sur la liberté des gens. Il arriverait donc, là-dessus pas de doute, que la loi serait aussi promptement rayée du code du Canada qu'elle le fut de celui Nouveau Brunswick autrefois. Hélas ! ce prompt rappel n'aurait pas empêché la Prohibition de causer bien du mal et la cause de la tempérance bien entendu en souffrirait à un degré regrettable.

Un deuxième adversaire, se faisant le portevoix de beaucoup d'autres avait dit dans une lettre ouverte à l'adresse du Principal Grant :

" Pour être vraiment bénéficiaire, la Prohibition doit être imposée non à un comté ou à une province, mais à tout le Canada. "

M. Grant répond : " Aucune loi de ce genre ne peut être bénéficiaire où même praticable si l'opinion publique ne la sanctionne pas. Elle a été sans effet dans certains districts du Maine où la population la voulait ; à plus forte raison l'était-elle encore moins là où elle était en défaveur. Les électeurs qui auront voté contre la Prohibition resteront toujours convaincus que ceux qui l'ont fait établir ne connaissaient rien

de leurs goûts et de leurs sentiments. Alors s'en-suivrait ce qu'on appelle *a carnival of drinking*. La loi resterait lettre morte. C'était d'ailleurs l'opinion d'un féroce abolitionniste, feu l'honorable M. Tilley qui voulait qu'on s'en tint au Scott Act.

Poussés au pied du mur d'autres ennemis de la liberté individuelle écrivaient dans le *Globe* du 2 mars dernier :

“ Mais, M. Grant, nous ne voulons pas par Prohibition entendre empêcher les gens de boire ce qu'ils voudront, chez eux.”

Or, retorque le Principal, dans le même journal M. Knapp demande que la vente des boissons alcooliques soit classée comme crime avec le meurtre et l'homicide. Maintenant raisonnons. D'un côté vous permettez aux citoyens de boire chez eux de l'alcool ; de l'autre vous classez parmi les crimes les plus énormes la vente de l'alcool. Or, comment les citoyens se procureront-ils ce produit s'ils ne peuvent l'acheter ? Vous donnerez donc un encouragement à la contrebande, à la distillation illicite ?

Le Principal Grant termine sa réponse en rappelant que le Seigneur changea l'eau en vin, et aussi par cette botte directe :

Si l'islamisme et le bouddhisme doivent être considérés comme des religions supérieures parce qu'elles prohibent le jus de la vigne et ses dérivatifs, pourquoi restez-vous chrétiens ?

Soyez fanatiques, si le cœur vous en dit, mais, de grâce, soyez aussi quelque peu logiques.

IMPARTIAL.

JEUNES ET VIEUX

Pour l'enfant, pour l'homme fait, pour le vieillard, le BAUME RHUMAL est le plus précieux des remèdes contre les rhumes obstinés la coqueluche etc.

46

La *Vérité* constate que la majorité des ministres fédéraux est tory. Aussi, la tourmente des derniers jours ne l'étonne pas le moins du monde. Nous avons cru un moment qu'elle allait offrir son fameux “ Centre ” comme panacée, mais notre supposition a été heureusement démentie.

IL SE FACHE

Quand M. Tarte se fâche, que son journal recourt au vocabulaire “ poissard,” il devient tout prouvé que le cher homme a tort, qu'il s'avouerait battu s'il était encore capable d'un bon mouvement.

Jeudi, dans la *Patrie*, il s'est fâché tout rouge, si rouge, en effet, que si son *credo* politique l'étaït à l'équipollent le Club Lettelier serait aux petits oiseaux.

Les colères de M. Tarte sont toujours intéressantes. En ces occasions la gaucherie remplace le cynisme habituel et les gaffes deviennent nombreuses comme le sable des plages.

Quand la réaction arrive, que le fougueux plumitif se relit, le regret lui monte à la gorge. De là, cette habitude devenue traditionnelle à la *Patrie*, de rectifier, expliquer, répudier des articles antécédents.

C'a s'opère généralement sous forme d'une dépêche de M. Tarte ministre à M. Tarte journaliste, l'admonestant et lui donnant de graves conseils sur la direction à donner à sa plume et la muse-lière à se mettre autour du tempérament.

M. Tarte se rappelle sans doute qu'un jour au plein milieu d'une réaction qui suivait un méchant article à l'adresse des écrivains qu'il croyait être les inspirateurs de M. Grenier, il s'épancha dans le “ Prince Albert ” d'un ami disant :

“ Je voudrais me traîner à genoux du bureau de poste au palais de justice et n'avoir pas écrit cet article ! ”

Voici donc ce que la *Patrie* publiait jeudi en dernière page :

Nous ne reprochons aux cosmopolites de la “ Presse ” ni leur origine, ni le lieu de leur naissance.

L'origine et la naissance d'un homme ne sont ni un crime, ni sa faute.

Nous dénonçons leur impudence, et nous leur demandons de quel droit — eux, les produits des pavés de Paris — viennent jeter l'outrage à la face des hommes publics de ce pays.

Ils nous répondent en se comparant modestement à Sir William Van Horne, à M. Shaughnessy, à M. Booth. Comme si ces hommes émi-

nents n'étaient point des sujets britanniques et n'avaient point couvert notre pays des preuves de leur travail énergique et de leur patriotisme éclairé!

C'est un spectacle unique, peut-être, de voir les journaux d'un grand parti, la politique d'un grand parti, aux mains d'étrangers — d'étrangers sans responsabilité morale.

Ceux surtout qui nous arrivent de Paris, nous apportent ce bagout particulier, qui ne recule devant aucune audace. Ils ne sont, en vérité, surpassés que par leur congénères Yankees, de l'espèce du nommé Livernash, qui nous parle de Winchesters en pleine cité d'Ottawa!

C'est notre devoir impérieux de mettre la population trop souvent confiante et naïve de notre province, en garde contre les perfidies dangereuses des écrivains et des politiciens cosmopolites, qui peuvent demain secourir la poussière de leurs scandales, (?) et retourner aux contrées d'où ils viennent — de la même manière qu'ils en sont partis.

Qu'on le remarque bien, ce n'est pas la première fois que la *Patrie* injurie en bloc tous les écrivains venus de France, qui tiennent une plume dans notre pays; et toujours elle s'est bien gardée de préciser, de donner des noms.

C'est de la déloyauté, plus que cela, c'est de la lâcheté du plus gros calibre.

M. Tarte en parle bien à son aise de ces écrivains auxquels il n'ose rien reprocher en les nommant, lui qui naguère attirait au *Canadien* un étranger parti de là-bas sous le coup de deux scandales qui alimentèrent la chronique universelle.

Quel manque de tact, aussi, chez un ministre! Au moment où les nôtres vont en France bénéficier, sans liard donner, d'un enseignement supérieur, où plusieurs des nôtres s'établissent dans la vieille mère-patrie avec l'intention d'y trouver subsistance et réputation, c'est lui, un ministre, qui sème gratuitement l'insulte sur le groupe des écrivains français domiciliés ici.

Nous les connaissons tous, ces confrères adoptifs, et certes, à part ceux que M. Tarte a voulu utiliser un jour pour une besogne qu'il se rappelle fort bien, ce sont des gens d'excellente compagnie, de parfaite intégrité de but et d'action.

S'il en est parmi eux qui sortent des pavés de Pa-

ris, ils valent assurément certain journaliste sorti des souches de Saint-Lin.

Que M. Tarte n'essaie donc pas de donner le change.

Les Français qui écrivent dans notre pays sont presque tous devenus des citoyens britanniques; plusieurs d'entre eux ont été les collaborateurs de M. Tarte et ils n'ont pas démérité depuis.

Leur seul tort consiste à voir dans M. Tarte l'homme que voient les libéraux eux-mêmes. Si tous doivent être pendus pour ce crime, la population va lamentablement diminuer dans ce pays.

Un de ceux que la *Patrie* vise est évidemment M. Sauvalle. Ce distingué polémiste n'étant plus à notre rédaction, nous pouvons donc, sans être accusé de parler *pro domo*, dire à M. Tarte que l'homme qu'il attaque si brutalement n'aura jamais besoin de recourir à l'injure plate et anonyme pour se défendre. Dans les journaux ou sur les hustings M. Sauvalle a créé et maintenu une honorable et enviable réputation.

Ne vous fâchez plus, M. Tarte, ça ne prend pas et la galerie vous est hostile.

TUQUE-BLEUE

UN HOMME D'AUTREFOIS

On a vu des êtres assez ignorants de l'actualité pour mourir dans le moment le moins propice à leur renommée, tels des astres qui, au lieu de tomber majestueusement derrière l'horizon, se perdent sans rayons, derrière le voile sombre de quelque nuage.

Celui que le monde appelait le prince de Valori et qui fut un des hommes les plus curieux de ce temps a fini l'autre matin dans une chambre d'hôtel meublé, en plein carnaval de Nice, en plein procès Zola. Et les journaux ont planté sur sa tombe quelques phrases fleuries de respectueux dédain, lui pardonnant à peine d'être *lui* parce qu'il était de grande maison. De ce demi-silence, il ne faut peut-être pas se plaindre, car, si l'on avait longuement parlé de Valori, on se serait vengé sur le mort de la peur qu'inspira, le long de quarantes années, le féroce esprit du vivant.

Officier français, chambellan de la cour d

Toscane, serviteur de Pie IX, chevalier de la monarchie exilée à Frohsdorff, créateur, représentant et chef du parti que l'ironie populaire appela le parti des blancs d'Espagne, Valori vécut et mourut pauvre, mais indépendant comme s'il eût été riche.

Il appartenait à la maison princière des Rusticelli venue en France au quatorzième siècle et, en qualité de Valori, il faisait partie de cette haute noblesse qui descend des compagnons du roi René. Il ne montrait d'ailleurs aucun étalage d'aïeux, portant seulement dans son cœur le culte des monarchies que les siens avaient bien servies. A la mort du comte de Chambord il aurait pu, avec la troupe des autres, passer à la maison d'Orléans. Esclave de la légitimité, adorateur du droit divin, il préféra servir un maître sans fortune et sans maison, roi errant comme lui-même était gentilhomme de grand chemin. Don Carlos, gardien de deux couronnes tombées, mais intactes, devait être le roi Valori.

Ce furent pendant des années entre le souverain et son sujet des échanges de lettres éclatantes comme des fanfares de marche royale. Car Valori avait le grand style, celui du dix-septième siècle, et ses réponses à son Roi, ses brochures rappellent le majestueux et large parler du contempteur de Mme de Maintenon. Dans l'insolence du mot, dans l'ironie de la phrase se révèle un écrivain de la race du duc de Saint-Simon.

Valori mit des qualités et des ardeurs qui ne voulaient pas s'éteindre au service de ce Roi à la beauté inspirée et rayonnante qui fait, à la fin du dix-neuvième siècle, magnifique figure de revenant, de ressuscité et d'isolé.

Don Carlos ressemble à travers ses proclamations à une de ces créations de l'imagination antique qui sortent d'un nuage sur un char de triomphe sans que l'on sache si l'artiste a peint un homme ou un dieu. Le contour visible de cette figure plonge dans l'infini du passé et l'on ne sait en apercevant dans Venise l'endormie, ce grand Bourbon, si l'on est en présence d'un homme ou du symbole éternel de la monarchie absolue.

A l'heure où le respect des pouvoirs détruits

règne peu dans l'esprit des hommes, les adversaires s'inclinèrent en admiration devant le groupe d'hommes où les Maillé, les d'Aubigné ressuscitaient la chevalerie morte parmi les heurts du parlementarisme. Ce fut l'heure superbe, le midi éclatant de l'existence du prince de Valorie. On le voyait partout, dans le monde, dans les banquets, dans les salles de rédaction, et partout il portait la parole royale.

Jamais il ne refusait la main tendue vers lui, Mais quand il avait peu d'estime pour le partenaire il tendait le bras long et raide comme une épée et, de sa main, maintenait *l'adversaire* à distance et à bout de bras. Ce geste était de la plus belle insolence, du plus majestueux dédain que l'on pût inventer.

La noblesse était répandue moins dans les traits de sa face que dans l'air, les attitudes et l'être tout entier. Les yeux très myopes avaient dans leurs paupières sillonnées et battues la couleur de la mer dont le vent ride les vagues. La bouche mal garnie avait un pli désobligeant. La barbe en pointe était d'une culture vague, mais les clartés de l'intelligence se jouaient dans les ombres de cette figure et la voix avait un charme brisé qui attirait tandis que les souvenirs lentement égrenés retenaient et captivaient. Valori parlait d'une façon très simple, d'un ton bas et lent, avec des éclairs à la pointe des phrases et des férocités derrière les mots.

Il accusait les autres de tant de crimes que l'on a pu l'accuser de beaucoup de choses, d'une excepté, la cupidité. Fut-il même à la recherche réelle de l'accident — le mariage — qu'il évita jusqu'à sa mort ? On l'ignore. En tout cas, il eut cela de très noble que, cherchant une grande fortune pour relever l'éclat de son nom et mieux servir son parti, il eut la fatuité de la chercher haut et de refuser dix fois des alliances banales.

Il fut un moment le fiancé d'une élégante étrangère qui avait plusieurs manies, entre autres celle de collectionner les urnes lacrimatoires d'un usage toute intime. Elle possédait l'objet de Voltaire, celui de Louis XIV, celui de la Pompadour et celui de la famille royale au Temple. Quand le mariage fut prochain. Valori dit nettement à sa fiancée :

— Il faut remiser tout cela. . .

L'étrangère refusa et le prince ne fut pas le conjugal conservateur du musée des urnes.

Parfois, il entreprenait une cour qu'il interrompait brusquement parce que son habit n'était pas frais ou que le vernis de ses bottines se fendait comme les murs de Chateaurenard. Plus souvent encore, il partait sur un joli mot à la française : un soir, il allait saluer à l'Opéra l'héritière de plusieurs millions. Déjà mûr, il consultait un ami sur les moyens de paraître jeune.

— Passez un gardenia à votre boutonnière, lui dit l'ami ; tous les jeunes gens le font.

— Mon cher, répliqua Valori, croyez-vous que si je pouvais me payer des gardenias, je songerais à me marier !

Et il n'alla pas à l'Opéra.

L'Opéra qu'il adorait ne lui réussit pas toujours : un soir il accompagnait chez elle une très grande dame qui fut prise de la fantaisie de souper au cabaret. Valori n'avait pas un liard. A l'heure de l'addition il dut avouer qu'il avait *oublié son or*, et la dame paya. Le lendemain, sans déjeuner, Valori envoya chez lady X. . . une corbeille, admirable forêt de fleurs, qu'il mit dix ans à payer.

Car cet homme pauvre paya toujours. Mais comme il payait lentement, il avait sur lui un plan de Paris où les rues "à créanciers" étaient marquées d'un trait rouge. Jamais il ne prenait ces voies, elles étaient assez nombreuses pour rendre la circulation difficile.

Si je raconte ces histoires ce n'est pas pour diminuer un homme qui riait le premier de ces misères et gardait parmi les préoccupations matérielles l'éclatant malheur et le beau danger d'être un esprit indépendant sans carrosse ou asseoir cette indépendance.

Mais je voudrais ne pas parler de l'heure tardive où Valori rompit la belle unité politique de sa vie. Car il est mort infidèle à celui qu'il avait noblement servi. En un moment de mauvaise humeur, il déserta la cause de Don Carlos, et ce fut une ombre jetée dans la lumineuse ordonnance de cette lutte désintéressée.

Il regrettait d'ailleurs, sans jamais l'avouer, la faute qu'il avait commise, et l'on assure qu'il est

mort en mêlant le nom de Dieu à celui de Don Carlos, enaçant les deux religions de sa jeunesse et de son âge mûr.

Ainsi s'est conclue cette vie qui apparaît comme un gouffre au fond duquel on distingue des héroïsmes perdus, des souffrances fondues, des illusions sauvées, des réalités saignantes. Et parmi ces chaos survit une âme majestueuse comme ce passé dont Valori voulut être le léonin gardien au seuil de l'avenir. Car ce fut un lion à la crinière pelée, mais ce fut un lion que ce gent'homme égaré dans les mézageries mondaines, où l'on trouve plus de pingouins que de fauves.

JEAN DE BONNEFON.

COUPS DE CRAYON

Le Sénat ne semble pas mordre au Yukon. Affaires de principes.

L'hon. Ministre des Travaux Publics devient de plus en plus populaire.

Pas de nouvelles encore du " paroissien " de Saint-Canut. Ça viendra pourtant.

La *Patrie* est en furie, donc le rapport du caucus publié dans la *Presse* est exact.

Mot d'un Canayen pur-laine :

— Si Tarte achève la session, la session va le. . . rachever !

Quand le Gris Pommelé est attelé au timon des affaires, il est toujours suivi d'un cocher idéal. Le gouvernement est sauf.

Les paroissiens de Sainte-Brigide sont dans la consternation : leur ancien curé semble être disparu de la circulation.

Quelle étrange fatalité pousse donc tant de li-raux à devenir, une fois au pouvoir, des réactionnaires, des éteignoirs, des empêcheurs de danser en rond. Trois seuls exemples : M. Mu-

lock veut imposer une taxe postale sur les journaux, M. Bourassa est contre le suffrage universel et M. R. Lemieux accuse M. Fortin d'être un ennemi de l'autonomie provinciale.

M. Tarte s'est tellement fâché jeudi qu'il a écrit que le parti conservateur était "un grand parti." Il est évidemment temps de lui coller un conseil judiciaire.

Le *John Pratte* est en retard, La navigation est ouverte et on ne l'a pas encore vu à l'œuvre. C'est probable que le yacht du gouvernement va charrier Joseph-Israel en Europe.

Ce sont les comtés d'Ontario où le vote français est prépondérant qui assurent l'existence du gouvernement Hardy. Il n'est que juste qu'en nous accorde au moins un portefeuille.

M. Tarte s'emporte contre la *Presse* parce qu'elle a rapporté ce qui s'est passé au caucus, Et le *Globe*, et le *Soleil*, et le *Halifax Chronicle* qui ne s'en sont pas privés, qu'en fait le ministre ?

Grand dommage que le Sénat ait fait de la peine aux Tarte— ils y auraient mis le Gris Pommelé, comme autrefois Caligula le fit pour une bête beaucoup moins noble et moins dispendieuse.

Répudiée dans un caucus du parti, après l'avoir été par tous les chefs, la *Patrie* peut maintenant juger sa tâche remplie et lâcher son *nunc dimittis* ! Toute l'échelle des répudiations a été parcourue.

Voilà que M. Choquette parle à son tour de remettre son mandat. Qui aurait cru que la désillusion et la désespérance iraient se nicher chez celui-là. Encore un que les Tarte et les Dobell auront sur la conscience.

M. Tarte souffre d'un engorgement Les siens ayant eu la malencontreuse idée d'appeler un médecin allopathe, celui-ci, procédant par les

"contraires," a conseillé le dégorgeement. L'illustre malade a fait une colère terrible, immédiatement suivie d'un sommeil réparateur peuplé de rêves incohérents où des légions de *Patries*, de Yukons et de Drummonds dansaient une sara, bande inénarrable.

La foi de ces bons quebecois est d'une espèce singulière : de taille à transporter des montagnes elle est impuissante à jeter un pauvre petit pont en face de leur cité.

D'un autre côté, il y a le pont de glace qui a l'air "monté" pour trois autres mois.

Le dernier numéro de la *Vérité* était maigre comme un carême d'antan, c'est ce qui explique l'omission de notre glanure hebdomadaire. Espérons que le confrère, surmontant les ennuis que lui causent les "plus catholiques" que lui, nous apportera cette semaine une abondante manne. On se doit cela entre extrémistes.

PREVENIR ET GUERIR

Voilà le but suprême du BAUME RHUMAL, faites-en l'essai. Seulement 25c. 45

Les Américains ont baissé de cent coudées depuis le 22 juin 1896 dans l'appréciation libérale. M. Tarte ne les traite plus que comme de vulgaires sénateurs. Un peu plus et il offrirait au gouvernement espagnol la collaboration du Gris Pommelé et du croiseur non blindé qui dans quelques jours refendra l'onde non amère du St-Laurent.

La *Patrie* vient de casser un autre record. En quelques jours elle a réussi à insulter les Français, les Américains, les Irlandais et trois ou quatre sortes de Canayens. Il est vrai que, par contre, les Japonais ont eu ses faveurs. Aussi ne soyons pas trop abrutis si, un de ces bons matins, le Mikado décerne à Louis-Joseph la décoration de la Petite Lune.

BIGOLO.

LE KLONDYKE

La découverte d'un précieux remède tel que le BAUME RHUMAL est plus précieux que celle de tous les placers du Klondyke. 44

UN HOMME ET UN FAIT

Léon XIII achève à la fois la quatre-vingt-huitième année de son âge et la vingtième année de son pontificat. Pie IX avait dépassé les années de saint Pierre : la longévité de Léon XIII dépasse celle de Pie IX.

Depuis dix ans, il semble que le corps du pape soit parvenu au terme extrême de la débilité sans que la lucidité de son esprit et l'énergie de sa volonté aient la moindre atteinte. Son médecin affirmait récemment que tous les organes que Léon XIII étaient sains, et qu'il n'y avait aucune raison pour qu'il mourût jamais. Acceptons-en l'augure.

En attendant, Léon XIII allonge la besogne de ceux qui, comme moi, ont la témérité d'entreprendre son histoire, et ils s'en félicitent, car il n'est pas d'histoire plus intéressante, plus vaste, plus compréhensive, de tous les sujets qui fixent l'attention contemporaine.

L'été dernier, j'ai visité la petite ville de montagne qui fut le berceau de Joachim Pecci. J'ai vu la modeste chambre où il naquit, le vieux palais tout rempli de ses souvenirs d'enfance, parcouru la correspondance, pieusement conservée dans les archives de famille, qu'il entretenait toute sa vie, avec les parents de Carpinetto. Quel chemin parcouru par l'écolier de Viterbe, dont la grosse écriture était, en 1818 — il y a quatre-vingts ans de cela — encore guidée par une double réglure au crayon, jusqu'à ce jour où le vieillard, devenu le plus puissant souverain du monde, est l'arbitre universellement vénéré des rois et des peuples !

A ne la considérer qu'au point de vue humain, la constitution de l'Église est admirable. C'est une république merveilleusement ordonnée, qui mérite de servir de modèle aux législateurs. Toutes les formes de gouvernement y sont combinées dans une savante harmonie. Elle est démocratique, parce que tous y sont admissibles aux plus hauts emplois, sans distinction d'origine et de naissance, et parce que le chef est désigné par l'élection. Elle est aristocratique, parce que le pouvoir électif réside dans un corps formé par la sélection du mérite. Elle est monarchique,

parce que, une fois élu, le chef devient véritablement le maître. Elle est peuple, parce qu'elle ne se laisse jamais cristalliser dans la tradition des dynasties.

Comment l'obscur enfant de Carpinetto, le petit tonsuré des Jésuites de Viterbe, est-il parvenu à la dignité suprême ? Comment a-t-il gravi les innombrables échelons qui séparent un *abbatino* de la *sedes gestatoria* ? Tandis que les fils des rois sont princes dès le berceau, dès le premier éveil de leur intelligence dressés à leur mission, il en est des futurs papes comme des futurs présidents de république. Rien ne les distingue des autres enfants des hommes. Il n'y a pas d'éducation spéciale *ad usum pontificum*. Ils sont mêlés au monde jusqu'au jour où ils sont appelés à le dominer. Tantôt, ils se sont élevés par une longue série d'efforts combinée avec une égale série de chances. Tantôt, ils sont arrivés de plein pied au trône pontifical, comme le moine Hildebrand, aussi puissant sous le froc qu'il le fut sous la triple couronne de Grégoire VII. Parfois, l'ascension est lente et douce ; parfois, rude et escarpée. Toujours, ils ont gouverné suivant l'opportunité des circonstances.

La carrière de Léon XIII, rapide au début, s'arrête pendant trente-deux ans sur la colline de Pérouse, en une sorte d'exil indéfiniment prolongé par la grande méfiance d'Antonelli. Puis, brusquement, Antonelli disparaît ; tous les obstacles tombent : l'évêque un peu oublié de la petite ville d'Ombrie se présente dans la pleine lumière de Rome. Le voilà successeur de Pie IX ! Et, précisément, Léon XIII a dû son élection au recueillement de sa retraite. On l'a choisi parce que c'était un homme nouveau, bien que déjà très vieux et très expérimenté. Cet homme nouveau, sans toucher aux principes immuables de l'Église, a donné à son pontificat une physionomie originale sans analogie dans l'histoire des pontifes, un caractère exactement adapté aux nécessités du temps. L'Église dure en réalisant sans cesse la variété dans l'unité.

Léon XIII s'est tout de suite installé dans la captivité du Vatican sans apparence de bouderie hautaine et hargneuse. Jusqu'à lui, les pontifes romains sauf peut-être Alexandre VI, avaient

été les victimes de la politique, soit par les désordres intérieurs de leurs Etats, soit par l'invasion des puissances laïques. Ils en avaient peur. Léon XIII, au contraire, a ouvert toutes grandes les portes du Vatican à la politique. Il l'a accueillie comme une amie secourable dans sa détresse, comme une consolatrice, et la politique lui a été douce. Dépourvu de toute puissance matérielle, il s'est mêlé volontairement à tous les détails de la vie contemporaine; par sa volonté il a créé des événements remarquables et, du fond de son cabinet, il a modifié, dans les pays lointains, la situation respective des partis et le sort des peuples, la politique des potentats. Sa pensée est partout présente, en France plus encore peut-être qu'ailleurs, et jamais n'a été plus évidente l'action universelle du catholicisme.

Il y a vingt et un ans, le clergé français, répondant à l'appel du maréchal de MacMahon s'était armé contre la République. Aujourd'hui Léon XIII lui a retiré ces armes offensives, et si, par malheur, la politique et la religion sont engagées dans la prochaine bataille électorale, du moins les libres institutions de notre pays ne sont plus en péril, et c'est entre les républicains de nuances diverses, n'en déplaise à M. le duc d'Orléans, que sera circonscrite la lutte des partis. Ce grand changement s'est accompli dans notre pays par la seule volonté d'un vieillard qui, depuis vingt ans, n'a pas sorti de sa maison. Ce changement, il l'a résolu, décidé sans conseil, contre le vœu sans doute d'une partie de son entourage, malgré la résistance de tant de catholiques français. A présent c'est chose faite et définitive.]

Nous est-il possible, après cela, de traiter la papauté comme une quantité négligeable et de ne pas compter, dans nos affaires intérieures ou même extérieures, avec une telle puissance? Quand ce dédain prévaudrait chez nos gouvernants, il ne prévaudrait pas dans les foules. Quand on recommencerait, comme la Convention, sous le Directoire ou comme aux derniers jours de Napoléon Ier, des tentatives de schisme, on n'aboutirait qu'à tourner contre soi et pour sa ruine une force avec laquelle Léon

XIII a démontré qu'il était possible de vivre en paix.

Il n'était pas inutile, au moment où Léon XIII célèbre ses anniversaires, après les crises que nous venons de traverser, à la veille de celles où nous allons entrer, de considérer cette politique romaine, qui est encore aujourd'hui le pivot autour duquel roulent les affaires du monde.

L'homme qui l'incarne est le plus chétif de tous. Il n'a qu'un souffle de vie; sa frêle existence dépend d'un courant d'air, d'une émotion un peu vive, d'une mauvaise digestion. Mais ce débris d'humanité commande à des millions de consciences, et sur sa pensée se règlent des multitudes de pensées. Il ne sera plus, et après lui surgira soit des classes infimes de la société, soit d'un clêtre, soit d'une famille illustre, un autre prêtre blanc qui accommodera encore l'infinie puissance dont il dispose aux intérêts dont il a la charge et aux besoins du prochain siècle. Ami ou ennemi, il survivra à ceux qu'il aura combattus ou servis, et sa main bénira les nations prosternées.

La papauté est un fait. On peut le déplorer, mais les positivistes les plus absolus n'en peuvent nier non plus que supprimer l'existence. La révolution italienne a rendu le Saint-Siège intangible aux violences extérieures, aux responsabilités effectives. Elle a renouvelé son bail avec l'éternité. De ce fait, il faut s'accomoder et en tirer avantage, si l'on peut, sans se laisser dominer, en garant ce qui doit être garé. Tel est le souci d'une politique prévoyante. Ce souci, nos radicaux ne l'ont pas, et, en cela, comme en bien d'autres choses, ils se montrent écervelés.

HENRI DES HOUX.

UN SEUL MOYEN

Pour éviter les maladies de poitrine, c'est de prendre quelques doses de BAUME RHUMAL au premier symptôme de la maladie. 43

Le discours de M. Calixte LeBeuf au club Geoffrion est l'histoire la plus complète possible du régime Tarte. Ça fait un bruit terrible dans Landerneau.

FEUILLETON

DE TOUTE SON ÂME

PAR

RENÉ BAZIN

— Les filles comme moi, mademoiselle Henriette, ça épouse le malheur, et c'est des noces qui tiennent dur.

Elle avait repris son air tragique de la veille, son expression de fille abandonnée, traquée par la misère.

Les deux jeunes filles marchèrent en silence un peu de temps, et Henriette, qui savait qu'on n'appuie pas sur certaines blessures, même pour les guérir, dit simplement :

— Regardez les marguerites. En a-t-elle, la prairie de Mauves !

La terre était, devant elle, toute fleurie. La prairie avait sa fourrure de foin mûr où les marguerites, par plaques, effaçaient le vert blondissant des tiges et des graines. Ailleurs c'étaient les boutons d'or, ailleurs les trèfles mauves qui faisait des taches. Chaque pas rompait des herbes enlacées. Le vent suscitait, des profondeurs de la moisson, des reflets comme il en court sur le dos des grandes lames. Il emporte le pollen de myriades de fleurs comme un bronillard d'écume. Toutes les bêtes qui habitent la terre criaient au bord de leurs trous. C'était la plénitude de l'été, la saison ivre, où la vie, nuit et jour, roule sous les étoiles, afin que l'homme la boive.

— Voyez, est-ce assez beau ? Ne vous semble-t-il pas qu'on respire un contentement ?

Henriette, nature ouverte et libre, habituée depuis l'enfance aux horizons de la campagne, jouissait d'aller ainsi dans la lumière et dans le parfum du midi, le long de la Loire toute pleine elle-même de rayons.

Ce qu'elle pensait, elle n'aurait su le dire. Elle sentait la caresse de l'air chaud jusqu'au fond de sa poitrine : elle avait conscience de sa jeunesse d'âme et de sa jeunesse de corps : quelque chose lui murmurait : " Tu es forte... Tu es jolie... Tu monteras... La vie est longue, la vie est radiieuse." Elle avait beau s'en défendre, et tourner la tête pour se distraire, la voix était en elle, et parlait obscurément. Marie, un peu étonnée et un peu lasse, n'entendait rien de pareil, mais, à cause de la fatigue même, elle oubliait.

Les œuvres de René Bazin sont en vente à la Librairie C. O. BEAUCHEMIN & FILS, 250 et 258, rue Saint-Paul, Montréal.

D'espace en espace, elles franchissaient des fossés corbeilles de plantes aquatiques fleuries jusqu'aux bords, vase craquelée où foisonnaient les fumeterres, les coquelicots, les menthes, l'oseille couverte de sequins. Mais au fond, entre les racines, dans la forêt des basses tiges, un filet d'eau trouble commençait à courir. À la surface du fleuve, les moires s'épanouissaient, plus larges que d'ordinaire ; elles s'ouvraient comme des gueules de bêtes souples et pâmées de chaleur. La Loire montait. Douze coups partirent d'un clocher d'église, on ne sait où, et passèrent au-dessus des prairies, comme des oiseaux en file qui s'appellent l'un l'autre.

Encore une centaine de mètres. Puis un enfant cria, deux autres sortirent, trois enfants s'élançèrent à la rencontre des voyageuses.

— Une grande famille de garçons, dit Henriette ; ils sont sept, tous de belle humeur. Bonjour Gervais ! bonjour, Henri ! bonjour, Baptiste !

Ils avaient douze ans, neuf ans, sept ans. Ils accouraient pieds nus, tête nue, n'ayant qu'un pantalon, une chemise et des bretelles d'homme aussi larges que la main. Le dernier roula dans les jupes d'Henriette. Tous trois l'embrassèrent, et considérèrent Marie avec des yeux de jeunes chiens de garde, qui déjà s'écartent de l'étranger.

— On vous attend, mademoiselle Henriette, dit Gervais, qui était roux comme un lionceau. La mère a écaillé les gardons. C'est le grand Étienne qui a eu du mal pour les prendre !

— Vraiment ?

— À cause de la crue, donc ! Si ça n'avait pas été pour vous, sûr il n'aurait pas tant travaillé !

Henriette rougit un peu, à la pointe des joues.

— Ce brave Étienne ! Nous sommes de si vieux amis !

Elle prit par la main les deux derniers Louret, et, avec un sourire maternel sur son visage de jeune fille elle entra dans la cabane.

La cabane, bâtie en fortes planches enduites de goudron, était posée au sommet d'un renflement de la prairie, bourrelet d'alluvions, qui suffisait à protéger ses habitants contre les crues ordinaires. Entre la façade et la rive toute proche du fleuve, dans un carré de pré en pente aux trois quarts dépouillé d'herbe, des filets séchaient, accrochés à des pieux, et aussi des nasses d'osier, la pointe en l'air. De loin, les passants de la campagne pouvaient croire que cet abri de planches, que précédaient, pour tout jardin, des seines et des trémails pendus en guirlandes, n'était qu'un refuge de pêcheurs, habité seulement pendant les mois d'été. Mais non, les

Loutrel y vivaient à demeure, depuis de longues années. On pénétrait dans une grande pièce, qui occupait presque tout la cabane, et qui servait de cuisine, d'atelier et de chambre aux parents. Un poêle en fonte pour cuire la soupe, un lit à rideaux de serge verte, des chaises de cerisier, une table dont l'humidité moisissait les pieds, un coffre, une huche, formaient tous les meubles, serrés les uns contre les autres et rangés exactement, comme dans un navire. De l'autre côté de la cloison, il y avait la chambre des fils. Au-dessus de l'une et de l'autre, en guise de plafond, des instruments de pêche et des provisions se mélaient aux poutrelles de la charpente, paquets de lignes pour tendre les cordées, échaveaux de lin et de chanvre, boîtes percées de trous pour garder le poisson, sacs d'oignons, chapelets de lièges enfilés, verveux, nasses d'osier, rames, tolets, gouvernails de rechange, voiles roulées, bouts de filin, mille choses utiles ou inutiles, vieilles ou neuves, dont les greniers s'emplissent.

C'étaient l'homme et la femme, deux types de cette race maigre, décidée, toute claire de prunelles et d'idées, que la Loire, au cours de temps, a façonnée à son image. Fils et fille de preneurs d'aloses et d'anguilles, durs travailleurs, mais capricieux, de cœur tendre et d'humeur frondeuse, braconniers impénitents et convaincus, ils savaient la pêche, la chasse, le vent, l'eau, les sables, les bateaux, et hors de là ils ne savaient rien, que pleurer quand il le fallait, et rire le dimanche, en buvant un verre de muscadet. Jolie race, gauloise peut-être, française assurément.

Leurs sept fils leurs ressemblaient. Deux de aînés naviguaient sur la mer pour l'Etat, et un autre dans la marine marchande.

Henriette et Marie entrèrent dans la cabane, précédées des petits Loutrel qui criaient : " Les voilà ! les voilà ! "

Près du fourneau, au fond de la salle, le maître pêcheur et sa femme étaient debout, lui, tenant son mauvais chapeau de paille qu'il venait d'enlever, elle n'ayant pas quitté, de ses deux mains, le manche de sa poêle où cuisait le poisson. Ils avaient la même figure osseuse, avec de larges méplats, le teint hâlé, tous les traits longs et nets de lignes, l'œil enfoncé et vif. La mère Loutrel portait la coiffe nantaise, à ailes tuyautées.

— Nous arrivons un peu en retard, dit Henriette. C'est que j'ai là une amie de Paris, qui ne marche pas aussi bien que moi,

— Elle n'est pas de trop, ma petite. Bonjour.

mademoiselle ! Et on va bien, là-bas, à Paris ?

Étonnée de cette question, d'une politesse meridionale et naïve, Marie répondit : " Merci madame, très bien " tandis qu'Henriette baisait, sur les deux joues, madame Loutrel.

— Comme ça claque ! dit le bonhomme. Baisers de jeunesse ! Ohé ! le grand Etienne ?

Un bras solide poussa la porte qui faisait communiquer les deux parties de la cabane, et les vingt-cinq ans du grand Étienne entrèrent en souriant. Ses hautes jambes, sa moustache jeune et relevée, son air d'énergie, lui donnaient l'aspect de ces beaux cavaliers que les peintres mettent au premier rang dans les charges. Il avait ses vêtements de travail, une veste brune sans boutons, le gilet et le pantalon de grosse toile. Est-ce qu'on ne se connaissait pas d'enfance, Henriette et lui ? Il la regarda toute de suite, et, dans ses yeux de guetteur et de chasseur, clairs comme une eau de grève, une tendresse se lisait, pour celle qui arrivait et qui se tenait devant lui, souriante aussi, rose d'avoir tant marché, si jolie dans sa robe grise et son chapeau à deux ailes.

— Il paraît que vous avez travaillé pour moi faire une surprise, Etienne ? C'est gentil ! Nous avons justement une faim terrible, mon amie et moi.

Lui, qui n'osait plus l'appeler " Henriette, " maintenant qu'elle était une des plus élégantes ouvrières de Nantes, répondit tout content :

— Oh ! mademoiselle Henriette, on n'a pas assez souvent l'occasion de vous plaire.

Un rire d'âme jeune caressée par un mot d'amour s'éleva sous les planches de la cabane.

— Voyez-vous, dit-elle, cet Etienne !

Et pour lui échapper, en apparence, devinant que tous les regards la suivaient, un peu coquette, elle se pencha dans le rayon de jour que dessinait la porte basse. La Loire était devant, simple barre d'eau trouble, si longue, si longue jusqu'aux saules de l'autre bord ! Elle aussi était une amie. Henriette songeait : " Comme ils m'accueillent bien ! " Elle dit seulement :

— Comme elle est haute !

Tout le monde lui répondit, les petits, les grands, que cette crue extraordinaire intéressait. On se mit à table. Marie se trouva près d'Étienne, en face d'Henriette. Étonnée d'abord de la nouveauté de ces mœurs, isolée dans cet échange d'amitiés anciennes et d'idées campagnardes, elle s'apprivoisa vite, et s'anima. Henriette l'observait. Au milieu du bruit des mots et des fourchettes, elle entendait cette voix de métal, faite pour crier les cris de misère dans une émeute, et

qui disait : " Merci, monsieur, " au grand Étienne qui servait à boire. Son tact de fille de la mode, affinée comme une princesse, lui révélait, à chaque instant, la vulgarité d'une intonation, ou d'un mot, ou d'un geste de Marie. Elle remarquait en même temps ces yeux admirables, quis'adouçissaient, et, devenant meilleurs, devenaient presque trop beaux. Oui, elle les trouvait trop beaux quand ils ellenraient le grand Étienne. Elle jugeait, avec son expérience précoce, qu'ils étaient un danger pour Marie, comme le rire de tout à l'heure, dans la prairie de Mauves, le rire d'abandon, qui emportait trop d'âmes avec lui par les chemins. Elle était conquise par cette Marie, et inquiète pour elle. Henriette étaient de celles, qui en amitié, vont tout de suite jusqu'au souci.

A travers les planches du toit, on eût dit qu'il pleuvait de la chaleur. Chacun sent au cou, au visage, aux bras, la morsure du soleil invisible. L'ombre était pleine de rayons aigus. Quelquefois l'un des fils regardait la Loire, et disait :

— Les faucheurs de la grande prairie n'auront pas le temps. Elle monte trop vite.

D'autres fois, une feuille, un fêtu de paille, une plume entraînée par les eaux et soulevée par le vent entraîné en tourbillon, et le père disait en riant :

— C'est drôle qu'il reste de la brise : il en a tant soufflé dans ma jeunesse ! Allons ! verse un coup de muscadet, grand Étienne, à la santé des belles filles de Nantes !

VII

L'après-midi s'avancait. Maître Loutrel, après le dîner qui s'était prolongé interminablement, avait descendu la Loire, pour retirer des nasses qu'il craignait de voir emporter par la crue. Henriette, Marie, Étienne, et aussi Gervais, qui commençait à rechercher la compagnie des aînés avaient remonté, au contraire, le long des berges, et, à quelques centaines de mètres de la cabane, depuis une heure, s'étaient arrêtés sous un groupe de trois peupliers dont les racines plongeaient jusque dans l'eau. Une ombre traversée de soleil tremblait au pied des arbres.

Étienne et Gervais, étendus de toute leur longueur dans l'herbe haute, Henriette et Marie assises, les jambes repliées sous elles, ils regardaient tous quatre, en échangeant de rares paroles, la prairie que les faucheurs dépouillaient en hâte.

Dix hommes, dix paysans, échelonnés de biais, fauchaient d'une allure égale, chacun taillant

comme une marche d'escalier dans la tranchée d'herbe mûre qui diminuait devant eux. Ils lançaient en même temps leurs dix faux ; ils ployaient le torse en même temps ; ils avaient le même mouvement circulaire pour retirer la lame de dessous les jonchées grises qu'ils laissaient en arrière, et l'éclair de l'acier jaillissait en même temps aux dix points de la ligne. Depuis une semaine, ils ne s'arrêtaient pas. Leurs genoux ne quittaient pas les crêtes de fleurs et de graines. Des femmes râtissaient la récolte à peine tombée à terre, et la chargeaient sur des charrettes. Mais, si âpre qu'eût été leur travail, il devenait de plus en plus probable qu'ils n'auraient pas le temps d'achever la fenaison. Car ils n'avaient encore fauché qu'une moitié de l'immense prairie qui s'amorçait bien loin aux collines couturées de haies, et ils approchaient de cette partie déprimée du sol que les eaux devaient envahir avant longtemps. Par les canaux, au milieu des plantes de marais et de joncs, la Loire mauvaise s'avancait, et les guettait.

— On a du mal dans tous les métiers, dit sentencieusement le grand Étienne. Les femmes surtout n'en peuvent plus.

— A quoi le voyez-vous ? demanda Marie.

— Elles ne causent pas, et elles regardent de notre côté. Elles voudraient que nous les aidions.

— Plutôt ! Est-ce qu'elles viennent vous aider à tirer vos filets ?

Ils se mirent à rire, Henriette discrètement, les autres bruyamment. A travers l'espace, les voix portèrent jusqu'à ceux qui travaillaient, et deux ou trois hommes, quelques secondes, s'interrompirent.

— J'irai tout à l'heure, s'il le faut, dit Étienne en devenant sérieux. C'est vrai que nous avons des journées rudes aussi. Le poisson s'en va. La rivière meurt. Encore de l'anguille, nous en prenons, mais la carpe, et la tanche, et la perche, oh ! qu'il faut être malin, pour gagner sa vie avec elles ! Alors, savez-vous ce que j'ai fait, mademoiselle Henriette ? Après la relevée des cordées et des bosselles, tous les matins, je porte des légumes à Nantes, plein mon bateau, avec mon poisson.

Sous l'ombrelle qui blondissait encore son teint, la modiste demanda, les yeux mi-clos par la chaleur :

— Et où les portez-vous ?

— Je charge sur la côte Saint Sébastien, à la Gibraye si vous connaissez, et je descends au

port de Trentemoult, juste en face de votre maison. Seulement vous n'y êtes jamais.

Les yeux d'Henriette sourirent entre leurs cils.

— Qu'en savez-vous ?

— Je regarde, donc !

— Vous regardez mal, mon grand Étienne.

Avant de partir j'ouvre ma fenêtre, et je muse un peu, en prenant le frais. Quand il fait beau, je n'y manque guère.

Les faucheurs au loin s'inquiétaient. Ceux qui relevaient leur faux pour passer la pierre sur la lame, interrogeait un instant la dépression de la prairie, le fond de la vaste couque où ils peinaient si rudement, puis ils se baissaient et fauchaient plus serré, comme ceux qui comptent les minutes. Ce n'était plus le travail quotidien, mais la hâte tragique et la rage contre les éléments plus forts que l'homme. Une richesse allait périr. Les visages qu'on pouvait discerner vaguement, bruns de poussière, et les mouvements précipités, et les ordres brefs du fermier, et les juréments des charretiers emportant l'herbe verte, contrastaient avec la sérénité du jour déclinant.

— Mais vous n'êtes pas non plus fainéante, mademoiselle Henriette, reprenait le grand Étienne. Du matin au soir vous cousez donc ?

— Non, je garnis des chapeaux. Les formes sont préparées. Moi, j'ai à disposer les rubans, les dentelles, les fleurs, à trouver l'idée, et à l'exécuter. Ce n'est pas facile !

— Je le pense ! dit le pêcheur, en l'enveloppant d'un regard d'admiration, comme si elle eût été une sorte de déesse descendue sur les prés de Mauves. Et personne ne vous dit : "Faites ceci," ou "Faites cela ?"

— Non.

Elle s'épauouit, flattée du compliment naïf d'Étienne, et de l'humble tendresse qu'elle devinait.

— Mais, mon pauvre Étienne, quand on copie, chez nous, on est finie. Il faut toujours du nouveau, de l'invention, un petit chic que tout le monde n'a pas dans les doigts.

Le grand Étienne, comme les soldats, comme le peuple de Loire dont il était et qui n'aime pas à rester court, avait, pour exprimer son sentiment sur les choses difficiles à comprendre, des formules un peu amples, auxquelles il n'attachait qu'un sens relatif. Elles signifiaient qu'il ne saisissait pas bien, mais qu'il était trop poli pour ne pas demander la suite.

Il dit donc, retirant de ses lèvres une herbe qu'il mordait :

— C'en est une affaire ! En faut de la réflexion !

— Moi, je ne sais vraiment pas comment vous faites, interrompit Marie ; avec le temps j'arriverais à copier, mais, inventer, je ne pourrais pas !

L'ombrelle tourna d'un quart de cercle dans la main d'Henriette, que la conversation sur de tels sujets mettait en verve.

— Bah ! vous essayerez. Une idée vient on ne sait comment. Elle s'accroche à nous comme un poisson aux lignes d'Étienne. Il y a de bons jours, où elles mordent dix à la fois, et d'autres où on ne prend rien. La belle humeur y est beaucoup. Moi, quand j'ai l'âme reposée, tout m'est facile. Un mariage, un retour de courses, un journal de modes, une exposition de peinture nous mettent l'esprit en route. Mais c'est la jeunesse, voyez-vous, qui fait le reste. Rien ne la remplace. Il faut une fraîcheur d'imagination. Et puis d'autres choses encore, un certain style vous comprenez, mademoiselle Marie ? Chez madame Louise, par exemple, on dessine plutôt. Nous, chez madame Clémence, nous sommes des coloristes.

Étienne ne suivait plus. Ses yeux, où flottait l'espèce de sommeil que provoque chez le paysan la tension de la pensée, s'étaient détournés d'Henriette, et plongeaient dans la forêt d'herbes. Il épiait, avec une sourde colère, le premier acte du duel engagé entre les faucheurs et le fleuve, dont il connaissait la traîtrise redoutable.

Et tout à coup, soulevant sa tête et ses épaules sur les deux bras raidis contre le sol, il dit :

— Regardez ! La voilà !

Par les canaux, par les pentes insensibles, la Loire avait gagné le milieu du pré. Il étendit la main :

— Là, en avant. Elle rit dans l'herbe. Dans une demi-heure elle fera un étang. Cela monte plus vite qu'il y a trois ans. N'est-ce pas, Gervais ?

L'enfant aux cheveux roux, qui déjà retrouvait son pantalon, répondit gravement :

— M'est avis aussi que l'eau vient plus vite.

En ce moment, un cri de femme courut à la pointe des foins mûrs, se répandit, et mourut dans l'immensité verte et tranquille.

A suivre.

N'ALLEZ PAS PLUS LOIN

Avec le BAUME RHUMAL seul vous guérirez rapidement les affections de la gorge et des poumons. 25c partout.

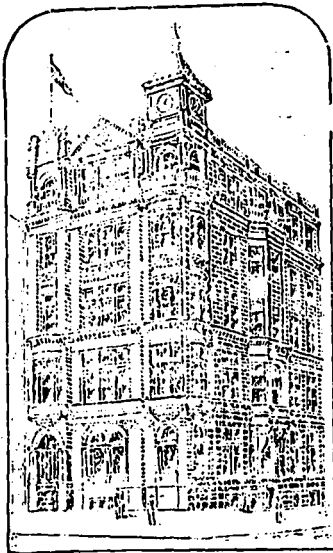
LE SUN

Compagnie d'Assurance
sur la Vie
du Canada

Siege Social, Montrea

ROBERTSON MACAULAY, Président
Hon. A. W. OGILVIE, Vice-Président.

T. B. MACAULAY, Secrétaire.
IRA B. THAYER, Sur't. des Agences
G. F. JOHNSTON, Assistant Surintendant des Agences.



L'année 1897 a, jusqu'à maintenant été plus satisfaisante encore que 1891 Elle montrera sans aucun doute augmentation tout à fait anormale Cela veut dire beaucoup pour la compagnie spécialement si l'on considère la crise commerciale qui se fait sentir partout. Ce résultat est surtout dû au fait que le "SUN" du Canada est devenu tout à fait populaire. La police sans condition et son habile et prudente direction ont fait leur œuvre.

— UNE AUTRE RAISON —

Le "SUN" du Canada est la première compagnie qui a introduit la police sans condition ce qui a pendant de longues années été une de

principales attractions de ses polices. Cette compagnie a depuis fait un pas de plus en avant et émet des polices non confiscables. Le contrat d'assurance d'un porteur de police ne peut après ce privilège et après avoir été deux ans en vigueur être résilié aussi longtemps que sa réserve est assez élevée pour acquiescer une prime qui, sans qu'il ait besoin de le demander, est payée sous forme d'un emprunt remboursable à volonté.

DEMANDEZ A NOS AGENTS DE VOUS EXPLIQUER CE SYSTEME

Capitaux assurés au 31 décembre 1891.....	\$38,196,890 08
Actif au 31 décembre 1899.....	6,388,142 60
Revenu pour 1896.....	1,886,258 00

O. L E G E R,

Gérant Département Français pour la ville et le District de Montréal

PAS UN JOUR DE MALADIE
Depuis Trente Ans
RÉSULTAT DE L'USAGE
DES PILULES D'AYER

"Depuis plus de trente ans, les Pilules d'Ayer m'ont conservé la santé, n'ayant jamais été malade pendant tout ce temps. Avant l'âge de vingt ans, je souffrais presque constamment—cela provenant de constipation—de dyspepsie, de maux de tête, de névralgie, de clous et d'autres éruptions. Quand je fus



convaincu que les neuf dixièmes de mes affections provenaient de la constipation, je commençai l'usage des Pilules d'Ayer qui amenèrent les résultats les plus satisfaisants, n'ayant jamais eu une seule maladie qui ait résisté à ce remède. Ma femme qui avait été malade pendant des années prit aussi les Pilules d'Ayer et elle revint promptement à la santé. Les Pilules d'Ayer, prises à temps, empêchent tout danger de maladie."
HENRY WETTSTEIN, Byron, Ill.

Les Pilules d'Ayer

Les plus hautes récompenses & la position d'élite

50 YEARS' EXPERIENCE

PATENTS

TRADE MARKS
DESIGNS
COPYRIGHTS & C.

Anyone sending a sketch and description may quickly ascertain our opinion free whether an invention is patentable. Communications strictly confidential. Handbook on Patents sent free. Oldest agency for securing patents. Patents taken through Munn & Co. receive special notice, without charge, in the

Scientific American.
A handsomely illustrated weekly. Largest circulation of any scientific journal. Terms, \$3 a year; four months, \$1. Sold by all newsdealers.
MUNN & Co. 361 Broadway, New York
Branch Office, 625 F St., Washington, D.C.